

Bibliothèque numérique

medic@

Lembert, A.. - Dans quels cas la doctrine de la dérivation et de la révulsion est-elle applicable en thérapeutique ?

1835.

Paris : Imprimerie de Béthune et Plon

Cote : 90975



Licence ouverte. - Exemplaire numérisé: BIU Santé (Paris)

Adresse permanente : <http://www.biusante.parisdescartes.fr/histmed/medica/cote?90975x1835x03x16>

CONCOURS POUR L'AGRÉGATION.

*Dans quels cas la doctrine de la dérivation et de la révulsion
est-elle applicable en thérapeutique ?*

THÈSE

PRÉSENTÉE ET SOUTENUE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS,

Par A. Lemberg aîné,

Docteur en médecine, ancien interne des hôpitaux civils de Paris, médecin des
épidémies du département de la Seine.

S. I. EXAMEN DE LA DOCTRINE



PARIS,

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON,

RUE DE VAUGIRARD, 36.

1855.

0 1 2 3 4 5 (cm)

CONCOURS POUR L'AGRÉGATION.

Dans quels cas la doctrine de la dérivation et de la révulsion
est-elle applicable en thérapeutique?

THÈSE

PRÉSENTÉE ET SOUTENUE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS,

PAR M. LEMBERT aîné,

Médecin en chef, ancien interne des hôpitaux civils de Paris, médecin des
épidémies du département de la Seine.

PARIS,

IMPRIMERIE DE BETHUNE ET FILS,

RUE DE VAUGRAVE, 20.

1833.

DANS QUELS CAS

LA DOCTRINE DE LA DÉRIVATION ET DE LA RÉVULSION

EST-ELLE APPLICABLE EN THÉRAPEUTIQUE?

La question qui fait le sujet de cette thèse est essentiellement pratique, aussi nous attacherons-nous à la traiter particulièrement sous ce point de vue; mais il est impossible de faire l'application d'une doctrine avant d'en avoir arrêté les bases, et il s'en faut que l'on s'entende, même sur les mots, au sujet de la dérivation et de la révulsion. Ici s'élève donc une question préjudicielle : Quelle est la doctrine de la dérivation et de la révulsion?

§. I. EXAMEN DE LA DOCTRINE.

Hippocrate a posé la loi fondamentale de la dérivation et de la révulsion dans cet aphorisme : *Duobus doloribus simul abortis, non in eodem loco, vehementior obscurat alterum.*

Les connexions, la concordance fonctionnelle de l'économie vivante, le balancement de la nutrition, celui de l'innervation, les causes qui rompent l'harmonie, les actes naturels ou artificiels qui la rétablissent, rien de tout cela n'avait échappé à son génie.

Ce ne sont pas les preuves qui manqueraient à l'appui de notre assertion, et sans parler de cette maxime si connue, mais qui ne lui appartient peut-être pas : *tout est lié dans le corps*, sans parler des divers modes de relation et des différentes synergies qu'il signale entre certains organes, dans son livre des fractures, nous exposerons seulement les principaux aphorismes qui se rattachent à la doctrine de la dérivation et de la révulsion.

Quandoque tamen in nervorum distentione absque ulcere, in juvene quadrati corporis, ætate media, frigida copiosa perfusio coloris revocationem efficit, calor autem hæc sanat. Sectio V, aph. XXI.

Si cui convulsione aut distentione nervorum detento, febris successerit, morbum solvit. Sectio IV, aph. LVII.

Mulieri utero gerenti, si alvus multum profluat, abortionis periculum est. Sectio V, aph. XXXIV.

Mulieri sanguinem vomitione rejicienti, menstruis erumpentibus, solutio contingit. Sectio V, aph. XXXII.

Mulieri utero gerenti si mammae de repente gracilescent, abortionis periculum est. Sectio V, aph. XXXVII.

Ei, qui parte capitis posteriore dolet, recta in fronte incisa vena prodest. Sectio VI, aph. LXVIII.

Capite dolenti ac vehementer laboranti, pus aut aquæ, aut sanguis per nares, vel os, vel aures effluens, morbum tollit. Sectio VI, aph. X.

Melancholicis affectibus et renum vitiis succedentes hæmorroïdes bono sunt. Sectio VI, aph. XI.

Singultu detento, si sternutamenta accedant, singultum tollunt. Sectio VI, aph. XIII.

Longo alvi profluvio detento, spontanea accedens vomitio, alvi profluvium solvit. Sectio VI, aph. XV.

Insanientibus si varices aut hæmorroïdes accesserint, insanie solutio. Sectio VI, aph. XXI.

In doloribus leniendis proximum vas seca, etc.

En conséquence, il ouvrait dans la céphalalgie les veines des narines ou celles du front; dans l'angine, celles qui sont sous la langue; dans les douleurs des lombes, des parties génitales et des jambes, celles du jarret ou du pied; dans la pleurésie, la veine interne du bras du côté malade; lorsqu'il avait affaire à des sujets lymphatiques, il substituait quelque purgatif.

Ainsi donc, Hippocrate avait signalé la révulsion du centre sur la périphérie du corps, sect. V, aph. XXI; la révulsion d'un système général sur un autre, du système nerveux, par exemple, sur le système circulatoire, sect. IV, aph. LVII; la révulsion d'une des parties d'un système sur une autre partie du même système, par exemple des vaisseaux de l'estomac sur les vaisseaux de la matrice; il avait aussi noté la révulsion dans les cas de sympathies des organes, sect. V, aph. XXXVII; la révulsion par le déve-

loppement d'une maladie semblable, quant au mode, une sécrétion de l'estomac, par exemple, opposée à une sécrétion de l'intestin, sect. VII, aph. XV, et celle par le développement d'un état morbide différent, par exemple, une diarrhée opposée à une simple congestion sanguine, sect. V, aph. XXXIV. Sect. VI, aph. X et XI; enfin, il avait distingué la dérivation ou la médication attractive à proximité du mal, aussi bien que la révulsion ou le déplacement du mal à distance de son premier siège.

Hippocrate ne s'est pas arrêté là, après avoir posé les lois générales de la dérivation et de la révulsion, il s'attache à la recherche des circonstances climatiques et météorologiques qui peuvent favoriser les révulsifs ou s'opposer à leur réussite. Il remarque aussi que les révulsifs se comportent diversement suivant les âges, les constitutions, les saisons et les idiosyncrasies.

Malheureusement pour la science, la voie que le père de la médecine avait si glorieusement tracée ne fut pas suivie par l'école dogmatique qui lui succéda; les sophistes imposèrent leur logomachie à la médecine, et les rêveurs du temps firent une anatomie et une physiologie fantastiques à l'usage de leurs controverses.

Galien prétend que les querelles de la dérivation et de la révulsion datent de cette époque; mais qu'il me soit permis de laisser ces dissidences dans l'oubli.

Qu'importent en effet les opinions des Grecs et des Arabistes sur ce qu'ils appelaient la dérivation directe, la dérivation latérale, la révulsion absolue, la révulsion variable, sur le prétendu contre-coup qui doit se faire sentir dès qu'on arrête une saignée, puisqu'elles n'étaient fondées que sur des rêveries, telles que l'entrecroisement, sous forme d'X, des veines du côté droit avec celles du côté gauche, le flux et le reflux du sang sous l'influence de l'action foulante et aspirante du cœur.

Ces idées furent appliquées d'une manière bien déplorable sur l'homme malade, et jusqu'au XVI^e siècle on n'a pratiqué pour les pneumonies ou les pleurésies les plus intenses que la saignée du pied, et encore avait-on le soin de ne laisser couler le sang que lentement et goutte à goutte.

C'est à Pierre Brissot, médecin de Paris, que revient l'honneur d'avoir secoué le joug de cet antique préjugé. En 1514 régnait aux environs de Paris une pleurésie épidémique des plus meurtrières, et la saignée du bras obtint les plus grands succès. *L'apologie* que publia Brissot fit une telle ré-

volution dans les idées, que ses antagonistes supplièrent Charles-Quint de décréter l'interdiction de sa méthode, et si Charles III, duc de Savoie, n'était mort, à cette époque, d'une pleurésie, après avoir été saigné par la méthode des Arabes, peut-être eussent-ils obtenu l'intervention de l'empereur dans une polémique où la plus grande puissance des hommes ne saurait rien ajouter ni soustraire à la puissance des faits.

Mais la doctrine de la dérivation et de la révulsion devait recevoir une extension nouvelle.

Les anciens pathologistes s'étaient particulièrement attachés à l'observation des phénomènes morbides généraux, et fonctionnels, mais ils avaient négligé l'étude de la vie des tissus.

Glisson avança que l'irritabilité est inhérente à la fibre; Haller la démontra par des expériences directes; Winter la distingua de l'agent de l'innervation qu'il appelait esprit nerveux; Brown et Rasorio s'attachèrent exclusivement à l'action des agens extérieurs, sur la vitalité des tissus, et firent leurs doctrines thérapeutiques sous le point de vue des causes occasionnelles de l'irritation, négligeant tout ce qui dépend de la constitution intrinsèque des tissus, c'est-à-dire, la loi organique de leurs fonctions.

C'est la doctrine physiologique qui a fondé la pathologie des tissus sur sa véritable base, sur l'irritabilité qui leur est inhérente. Cette pathologie nouvelle devait modifier et féconder la doctrine de la dérivation et de la révulsion, élaguant l'ancienne distinction qui se rattache à la répartition générale du sang, elle n'a consacré que le mot *révulsion*.

§. II. DE LA DÉRIVATION ET DE LA RÉVULSION EN GÉNÉRAL.

La vie ne saurait être activée sur un point du corps sans être, en même temps, affaiblie sur d'autres. Il n'y a ni exaltation ni diminution générale et uniforme de la vitalité. (Broussais, examen des doctrines.) Cette loi préside à toutes les fonctions de l'économie, à l'accroissement comme au décroissement général ou partiel dans les divers âges de la vie; elle règle aussi les constitutions individuelles.

Dans l'état de maladie les conséquences de cette loi sont beaucoup plus évidentes, parce que l'équilibre est rompu.

Dans la pléthore le balancement est peu sensible, tandis qu'il l'est extrê-

nement dans l'anémie ; il est imperceptible pendant les efforts de réaction générale et lorsque la puissance vitale est en partie usée par l'âge ou par les maladies.

Lorsque l'énergie vitale est considérablement atténuée elle se fixe sur les centres aux dépens de la périphérie ; telles sont les considérations qui servent de base aux lois de la dérivation et de la révulsion.

L'observation ayant démontré de tout temps qu'une maladie en balance une autre, et peut arrêter celle-ci dans sa marche, on a dû utiliser cette remarque pour la thérapeutique et provoquer artificiellement les phénomènes que les lois de l'organisme amènent naturellement pendant le cours des maladies.

C'est en cela que consistent la dérivation et la révulsion ; ce qui caractérise ces opérations thérapeutiques, c'est l'amendement d'une maladie par l'exaltation de la vitalité sur un organe plus ou moins éloigné.

L'intensité de la révulsion n'a pas besoin d'être exactement proportionnée à celle de la maladie primitive, ou même de la surpasser, comme on l'a prétendu ; s'il en était ainsi, j'affirmerais que l'on obtient très-rarement sa révulsion. Car l'intensité de la maladie première dépasse habituellement de beaucoup celle du révulsif ; il suffit que l'organe malade soit soulagé de l'excès d'irritation qui domine la puissance de résolution pour que celle-ci soit effectuée.

La révulsion peut déterminer une maladie de même nature que celle qu'elle fait disparaître ; elle est alors *metastatique*. Elle doit être généralement pratiquée de dedans en dehors ; mais quand elle n'est efficace qu'à condition de porter sur des organes intérieurs, il faut qu'elle soit diffuse et superficielle, afin que l'étendue de la révulsion compense sa faiblesse ; il importe aussi que cette révulsion interne soit promptement suivie de sécrétion, car l'évacuation est ordinairement une terminaison de l'inflammation. Dans l'inflammation avec pléthore et dans les états pyrétiqes très-aigus l'effet le plus sensible des revulsifs est l'exaspération fébrile et la multiplication des foyers de la maladie.

Une fonction activée suffit souvent pour opérer une dérivation ou une révulsion salutaires ; ainsi la transpiration augmentée, l'exercice des muscles, l'apparition des menstrues, surtout quand elles sont abondantes, sont de puissants moyens de dérivation et de révulsion. On peut donc distinguer en thérapeutique une *dérivation* et une *révulsion physiologiques*.

Les bains, les frictions, les voyages, l'exercice, un air vif et frais, la lumière, les préoccupations intellectuelles ou affectives, l'ambition et presque toutes les passions peuvent opérer des révulsions ou dérivations physiologiques. Les unes sont lentes, graduées, agissent sur une grande surface; les autres sont brusques et fortes. Une commotion, un bruit, un choc inattendu, la frayeur, la joie, ont guéri brusquement des maladies nerveuses invétérées.

Souvent aussi on agit avec avantage en provoquant l'absorption de certaines substances, qui portent des excitations spéciales sur des organes plus ou moins éloignés. C'est ainsi que l'on peut révulser sur la vessie, en même temps que sur la peau, par l'application des cantharides; c'est là une *révulsion consécutive*. On peut obtenir, par un même agent, deux effets révulsifs; ainsi l'émétique appliqué sur la peau a une double action: l'une, topique, sur le lieu même de l'application; l'autre, consécutive à l'absorption, sur le canal intestinal. Une femme était traitée depuis plusieurs mois, à l'hôpital Cochin, pour une phthisie pulmonaire, que l'on jugeait devoir être fatale dans un terme peu éloigné. Survint à la face un érysipèle. Cette femme portait un cautère au bras, et un vésicatoire avait été posé sur sa poitrine, pour combattre un point pleurétique. J'appliquai sur ce dernier exutoire quatre grains d'émétique; il s'y développa un phlegmon, et en même temps se déclarèrent des vomissemens et une diarrhée bilieuse très-abondante. L'érysipèle céda; le phlegmon passa à la résolution, et l'état de la poitrine s'amenda à ce point, qu'il n'y eut plus apparence de phthisie.

Une irritation infiniment plus faible que la maladie primitive peut cependant la révulser, quand elle est répétée souvent; ainsi l'aloës, administré à la dose d'un grain, pendant plusieurs semaines et à peu de jours d'intervalle, a souvent provoqué des hémorroïdes et terminé ainsi des maladies chroniques.

Il ne faut pas confondre la dérivation et la révulsion avec la guérison d'une maladie par le développement d'une autre affection sur le même lieu.

Que se passe-t-il quand une irritation, entée sur une autre, dans un même tissu, amène la résolution de celle-ci; par exemple quand l'érysipèle supprime une dartre; quand le vésicatoire, appliqué sur un érysipèle, le guérit; quand les purgatifs arrêtent la diarrhée? Dans tous ces cas il y a substitution d'une maladie aiguë, ou plus aiguë que la première; un même tissu ne pouvant comporter en même temps deux modes d'inflammation,

l'excitant, le plus énergique, l'emporte, et la maladie active qu'il provoque suit ses phases rapides jusqu'à terminaison complète.

L'émétique à dose élevée et soutenue n'est pas habituellement révulsif; il en est de l'émétique comme de la glace, qui peut provoquer de vives réactions, ou déprimer, par une force physique supérieure à celle de la vie. Ce qui prouve que l'émétique à haute dose, quand il y a tolérance et amendement de la maladie, n'opère pas par révulsion; c'est que le pouls descend souvent au-dessous du type normal; c'est que la chaleur de l'abdomen elle-même est affaiblie; c'est qu'à l'autopsie cadavérique on trouve le canal intestinal plus pâle que dans l'état sain et presque anémique. La muqueuse ressemble aux tissus que l'on a fait passer dans une solution d'émétique. Aucune trace de réaction; les forces physiques et chimiques ont vaincu la vie. Ces cas sont bien différents de ceux où l'émétique opère en provoquant la réaction.

A-t-on affaire à un individu irritable et pléthorique, dans les conditions voulues pour développer une grande énergie vitale? Si le vomissement ne réduit pas les hautes doses à de faibles doses, tous les accidents pyrétiqes sont exaspérés. J'ai vu un jeune homme traité systématiquement d'une pneumonie par la méthode de Rasori, sans qu'on ait tenu compte des contre-indications dont je parle. Il était au huitième jour du traitement et à toute extrémité; sa famille le croyait mourant. Je pratiquai une large saignée du bras, contre l'avis des médecins consultants, qui voyaient la maladie trop avancée et qui craignaient que le malade ne mourût entre nos mains. A partir de ce moment il y eut un amendement progressif, et enfin guérison. Mais chez les vieillards, dans les degrés avancés de la pneumonie, si l'économie a perdu de son énergie; si on a déjà pratiqué des saignées, et si, chez l'adulte, le canal digestif n'est pas très-irritable, la tolérance est fréquente et amène des guérisons inespérées.

L'émétique, à haute dose, guérit quelquefois sans que la tolérance soit établie. Alors il y a des vomissements, des déjections alvines très-abondantes; la révulsion spoliative compense par la soustraction des fluides, l'irritation superficielle et disséminée sur l'étendue des intestins. L'effet est le même quand on administre l'émétique à petite dose, sauf l'intensité.

Nous distinguerons la dérivation et la révulsion de l'hémostatique, qui dépend des lois physiques. La compression sur le trajet des vaisseaux comme on la pratique, par exemple, sur l'aorte, dans la métrorrhagie, ne sera pas confondue avec la révulsion, qui est toute vitale.

Nous en dirons autant de la ligature des membres, pour y arrêter le sang.

La position du corps ou d'une partie, en favorisant la pesanteur des fluides, peut aussi avoir les effets d'une révulsion.

Il en est de même de l'afflux du sang vers le poumon, par suite des phénomènes mécaniques de la respiration, ou vers le cerveau, après les grandes hémorrhagies.

On distingue avec raison la dérivation et la révulsion, qui coïncident avec une perte plus ou moins abondante des fluides, et on les nomme *spoliatives*. On n'a généralement consacré que le mot *révulsion*, pour exprimer l'effet des irritations qui en arrêtent d'autres. Nous adopterons ces divisions.

§ III. LOIS, INDICATIONS, ET CONTRE-INDICATIONS DE LA DÉRIVATION ET DE LA RÉVULSION SPOLIATIVES.

Nous ne traiterons dans ce chapitre que des saignées générales et locales; nous reconnaissons bien que les purgatifs, les sudorifiques et la plupart des irritants peuvent entraîner une spoliation des fluides et agir parfois à la manière des saignées; mais il suffit de signaler ici ce point de vue: car l'irritation, par les agents que nous venons de nommer, est un phénomène bien plus dominant dans la question que la perte des fluides, sauf toutefois les cas d'évacuations évacuatives. Nous reviendrons d'ailleurs sur l'action des irritants évacuants, à propos de la révulsion stimulante.

De la saignée dérivative et révulsive.

Nous ne voulons pas renouveler ici toutes les subtilités scholastiques des anciens; mais il est des considérations fondées en pratique, que nous ne devons pas abandonner.

Les effets de la saignée diffèrent suivant qu'on ouvre un vaisseau éloigné, ou un vaisseau rapproché du siège de la maladie.

Ainsi, dans la métrorrhagie active, la saignée du pied augmente l'hémorrhagie; celle du bras la diminue constamment.

Les saignées du pied ont un effet plus prononcé sur les maladies de la tête que celles du bras.

C'est par la saignée du pied qu'on provoque les règles et les hémorroïdes.

Lorsqu'une dyspnée succède à la suppression des règles, la saignée du pied est plus efficace que celle du bras.

Nous avons vu , à l'Hôtel-Dieu , un enfant de douze ans qui était devenu amaurotique , en faisant la roue. La cécité durait depuis plusieurs mois ; une saignée du pied fut pratiquée , et à peine quelques gouttes de sang s'étaient-elles écoulées , que le malade recouvra brusquement la vue.

Une dame , dans l'âge critique , ressentit les premières atteintes d'un cancer utérin presque aussitôt après une saignée du pied que l'on opposait à une céphalée. On sait que l'influence de la saignée du bras n'est pas la même que celle de la saignée du pied sur l'avortement.

Par la saignée dérivative on obtient deux effets distincts : une déplétion dans les parties éloignées et un afflux dans la direction où le sang s'est écoulé. Ainsi , dans la congestion cérébrale par suite d'aménorrhée , on obtient à la fois sa guérison et le retour des règles ; ce qui prouve , dans ce cas , que la saignée du pied a été plus efficace que ne le serait celle du bras , et que ce n'est pas seulement en soulageant le cerveau que la saignée a amené le rétablissement des règles ; c'est que dans l'aménorrhée simple , dans la suppression du flux hémorroïdal , la saignée du pied ramène ces hémorrhagies alors que celle du bras a échoué.

Quelques faits prouvent aussi qu'il n'est pas indifférent de saigner du côté malade ou du côté opposé.

Une jeune personne perd la vue à la suite de différents accidents hystériques ; MM. Blin et Maisonneuve font pratiquer deux saignées du pied et une saignée du bras droit ; la vision revient à l'œil droit. On saigne ensuite le bras gauche , et l'œil gauche voit à son tour. La cécité s'étant déclarée de nouveau quelque temps après , les mêmes moyens réussirent de la même manière.

Ainsi donc il y a lieu de distinguer la saignée révulsive de la saignée dérivative ; mais pour bien s'entendre , il convient de tracer une démarcation entre l'une et l'autre saignée. Nous pensons que l'on doit appeler révulsive , toute saignée pratiquée au-dessous du diaphragme , pour les maladies qui siègent dans les régions sus-diaphragmatiques , et *vice versa*.

La saignée est dérivative , quand elle se pratique au-dessus du diaphragme , pour les maladies qui siègent au-dessus , et quand elle est pratiquée au-dessous pour les maladies correspondantes.

Les saignées révulsive et dérivative sont aussi latérales , si elles ont lieu du côté affecté.

ce double but , il faut associer à la saignée principale auxiliaires. Ainsi , dans

Indications et contre-indications des saignées révulsives, dérivatives et latérales.

La saignée révulsive, sur les membres inférieurs, doit être préférée quand la maladie coïncide avec l'inertie de l'utérus, ou avec la suppression du flux hémorroïdal.

La saignée révulsive, sur les membres inférieurs, est formellement contre-indiquée quand la matrice, ou les autres organes contenus dans le bassin, sont irrités, ou très-irritables, et dans l'âge critique.

La saignée dérivative est toujours indiquée dans les cas où il convient de tirer beaucoup de sang.

La saignée dérivative du pied sera pratiquée dans les maladies des viscères sous-diaphragmatiques, alors que ces maladies coïncideront avec la suppression des règles ou des hémorroïdes, ou sait que l'apparition des hémorroïdes a souvent jugé l'hépatite et la néphrite.

Quand on saigne pour les maladies des organes contenus dans la cavité du crâne, il faut tenir compte de l'inflexibilité des parois de cette boîte osseuse, qui ne lui permet pas de revenir sur elle-même comme les autres cavités, à mesure qu'on désemplit leurs vaisseaux, en sorte que tout le sang afflue dans le crâne par la force de la tendance au vide; le cerveau devient un centre d'irritation, par la raison que les autres organes ne peuvent lui faire équilibre. C'est ainsi que dans l'érysipèle de la face on provoque souvent une métastase sur le cerveau par des saignées brusques et abondantes.

L'artériotomie dérivative, pratiquée aussitôt après la chute par apoplexie, réussit mieux que la phlébotomie, quand la circulation est ralentie.

On pratiquera l'artériotomie dans les cas d'apoplexie imminente, elle n'a pas le grave inconvénient de permettre ou même de déterminer l'attaque pendant qu'on la pratique, comme la phlébotomie.

Quand l'apoplexie n'est plus récente, et que la face et le cuir chevelu sont le siège d'un engorgement veineux, toujours reconnaissable à sa couleur livide, la saignée de la veine jugulaire est préférable à celle du bras.

Dans les maladies de poitrine, il faut toujours saigner du bras.

Dans les maladies de la gorge, il est à peu près indifférent de saigner du bras ou du pied.

Par la saignée révulsive, on se propose : 1° de détourner une fluxion; 2° de diminuer la quantité des matériaux de cette fluxion. Pour bien atteindre ce double but, il faut associer à la saignée plusieurs auxiliaires. Ainsi, dans

le traitement des hémorrhagies actives, on fera concorder les saignées révulsives avec la position du corps, la compression des vaisseaux, la ligature des membres, les dérivatifs irritants, et l'on recommandera au malade de respirer largement, à moins qu'il ne s'agisse d'une hémoptysie.

De la saignée locale.

La saignée locale peut être aussi révulsive, dérivative ou latérale, mais elle donne lieu à des considérations qui lui sont propres.

Dans la dérivation spoliative du système capillaire, nous distinguerons une excitation locale, une déplétion sanguine et un afflux vers les capillaires; suivant que l'un de ces trois effets prédomine, les conséquences thérapeutiques varient. L'excitation locale peut aggraver l'inflammation primitive, la déplétion peut l'éteindre, et l'afflux, dans les capillaires, peut engorger non-seulement la partie sur laquelle on a provoqué la dérivation spoliative, mais encore le siège de la maladie première s'il n'en est pas éloigné; c'est ainsi que des applications de sangsues sur les côtés du larynx, sur le testicule, contre une inflammation aiguë de ces organes, lorsque l'écoulement du sang n'a pas été très-abondant, ont presque toujours augmenté l'engorgement inflammatoire. L'abondance de la déplétion ne dépend pas moins de l'hyperhémie de la partie sur laquelle on applique les sangsues ou les ventouses scarifiées, que du nombre de celles-ci.

Chez les enfants, quatre sangsues, et même deux seulement, opèrent souvent une spoliation plus abondante que vingt ou trente sur un adulte.

Choix du siège de la dérivation et de la révulsion spoliatives locales.

Les sangsues peuvent être appliquées entre un organe enflammé et le cœur, sur cet organe lui-même, ou bien au-delà; elles n'opèrent pas de la même manière dans ces différents cas; ainsi, pour choisir un exemple, les sangsues appliquées aux aînes dans l'inflammation de l'utérus sont toujours avantageuses; aux grandes lèvres, elles aggravent souvent le mal, à moins que le sang ne coule abondamment. Dans les inflammations invétérées, on les pose avec plus de succès sur le col même de l'utérus.

La maladie qui réclame la dérivation spoliative à proximité, siège-t-elle dans la partie antérieure du crâne? on pourra scarifier avec avantage les fosses nasales, comme l'a proposé M. le professeur Cruveilhier. La maladie occupe-t-elle la partie postérieure de la tête? l'apophyse mastoïde, le cuir

chevelu correspondant , et le trajet de l'artère carotide , sont très-bien disposés pour les sangsues ou les ventouses scarifiées.

Dans les maladies chroniques des méninges, de la convexité du cerveau, les ventouses scarifiées sur le cuir chevelu ont eu de bons effets.

L'inflammation occupe-t-elle la gorge ? c'est au-dessous des angles de la mâchoire inférieure, entre celle-ci et le larynx que les anti-phlogistiques dérivatifs seront le plus convenablement placés.

Veut-on opérer sur le larynx ou la trachée ? les sangsues seront mises au-dessus du sternum, entre les muscles sterno-mastoïdiens. L'état des bronches réclame-t-il une dérivation spoliative ? c'est vers l'appendice xyphoïde qu'il convient d'opérer ; ce sera sur la région précordiale, dans la péricardité et sur les parois de la poitrine dans la pleurésie ; pour l'estomac, aucune place n'est mieux appropriée que l'épigastre ; il en est de même de l'ombilic pour l'intestin grêle, et des flancs pour le gros intestin. L'application des sangsues à l'anus, dans l'inflammation du rectum, l'aggrave souvent en y appelant une congestion plus active.

Nous avons déjà dit que nous préférons, pour la même raison, les aînes ainsi que l'hypogastre, dans la métrite.

Dans les maladies du foie, de la rate, des reins, de la vessie, les points des parois de l'abdomen qui correspondent à ces organes et l'anus, seront choisis pour la spoliation dérivative.

Les sangsues opèrent une dérivation puissante quand on les applique sur des points auxquels aboutissent les dernières ramifications de plusieurs artères, comme l'épigastre et l'anus, et lorsque l'organe malade n'est pas alimenté par les vaisseaux qui fournissent ces ramifications.

Il ne faut jamais appliquer ces révulsifs ou dérivatifs sur des organes érectiles.

Les exutoires et les évacuants, quoique produisant aussi des spoliations, réclament des sièges différents, et doivent être particulièrement envisagés sous le point de vue de leur irritation.

Les malléoles sont le siège le plus convenable pour les applications révulsives de sangsues.

Indications des saignées dérivatives et révulsives locales.

Cette saignée est indiquée quand les phénomènes généraux sont calmés, surtout après les saignées générales, quand il n'existe plus qu'une fièvre

locale. Au début des phlegmasies, la saignée locale doit être éloignée du siège de la maladie, et rapprochée du cœur de manière cependant à ne pas perdre toute relation avec les vaisseaux de l'organe qui s'enflamme; il est avantageux, pour prévenir l'afflux sur l'organe malade, en raison de la succion des sangsues, d'opérer une révulsion stimulante pendant qu'elles agissent.

Tant que l'inflammation n'est pas limitée, les saignées générales sont toujours préférables aux saignées locales. Les sangsues peuvent être appliquées avec beaucoup d'avantage sur les organes qui sont le siège d'une congestion hémorrhagique, quand l'écoulement du sang est insuffisant ou tarde à paraître. Si on applique des sangsues sur la peau qui recouvre un organe superficiel, il faut les multiplier, et favoriser l'écoulement du sang par les bains, les fumigations aqueuses ou les lotions; c'est ainsi qu'on se comporte dans l'orchite. A quelque distance de l'organe enflammé, le nombre des sangsues peut être plus restreint.

Pour prévenir une attaque d'apoplexie, une angine ou un érysipèle imminent, il est souvent très-utile de faire des applications révulsives de sangsues aux malléoles ou à l'anus.

§ IV. DE LA RÉVULSION STIMULANTE. LOIS, INDICATIONS ET CONTRE-INDICATIONS.

Il est quelquefois utile de distinguer la révulsion stimulante de la dérivation de même nature; mais nous ne pourrions que répéter ici ce que nous avons dit à propos des saignées révulsives et dérivatives, et surcharger cette thèse de mots.

Nous avons réservé la dénomination de révulsion stimulante, pour distinguer celle dans laquelle domine l'irritation nerveuse ou inflammatoire. Il est rare qu'une révulsion soit purement excitante ou spoliative, mais toute classification serait impossible en pathologie, si on ne voulait la fonder que sur des faits élémentaires et dégagés de toute connexion. L'élément dominant doit emporter, je crois, la dénomination distinctive.

Des révulsifs stimulants.

La révulsion peut ne consister que dans un éréthisme analogue à l'érection physiologique; les ventouses sèches et les frictions déterminent par-

ticulièrement cet effet. Le cautère objectif, l'ammoniaque déterminent une irritation superficielle mais plus intense. Les caustiques, le séton, le cautère, le maxa entraînent une inflammation profonde et la suppuration.

D'autres révulsifs produisent plutôt des phlyctènes et des éruptions cutanées, tels sont les vésicatoires et l'urtication.

Les médicaments qui ont une action spéciale sur certains organes, comme la strychnène sur le système nerveux locomoteur, déterminent des irritations contre lesquelles on ne peut lutter que par d'autres médicaments, qui ont aussi une action spéciale sur le même système. Ainsi dans le cas cité, l'expérience m'a prouvé que la morphine et la belladone, qui agissent sur d'autres points du système nerveux, sont les moyens révulsifs les plus efficaces.

Choix du siège de la révulsion stimulante.

Dans le choix d'un siège pour opérer la révulsion, il faut être guidé par la connaissance des relations anatomiques et physiologiques qui unissent les organes. Nous avons vu que pour la saignée locale ou générale, les rapports des vaisseaux nous ont fourni les principales indications.

Un autre ordre de considérations nous conduira dans le choix du siège de la révulsion stimulante. Nous distinguerons : 1° Les correspondances que le système nerveux établit entre les organes.

2° Les concordances des fonctions isochrones.

3° Celles des fonctions alternatives.

Lorsqu'un organe est lié à un autre par des rapports d'innervation, alors même que cette liaison n'est sensible que dans l'état de maladie, la stimulation de l'un augmente l'excitation de l'autre, et quand on guérit ce n'est pas pour avoir révulsé, mais pour avoir stimulé les deux systèmes. Nous ne confondrons pas les cas complexes, dans lesquels un organe est lié à un autre par des correspondances nerveuses et par des fonctions alternatives.

Si le rapport de deux organes dépend de l'enchaînement et de la succession de fonctions analogues, on opère parfaitement la révulsion de l'un sur l'autre.

Quand il y a concordance isochrone des fonctions de deux organes, les tentatives de révulsion faites sur l'un, irritent ordinairement l'autre.

Prenons des exemples. L'estomac a des rapports avec les yeux par le grand sympathique. Une amaurose survient, l'émétique la guérit ; c'est, je

pense, par une stimulation propagée au globe oculaire, car d'autres faits prouvent que les irritations de l'estomac provoquent des ophthalmies. Quand la conjonctive s'enflamme dans un embarras gastrique, en débarrassant l'estomac, on rend la conjonctive à son état normal; cet effet s'obtient aussi par un émétique.

Passons maintenant à un exemple de concordance isochrone des fonctions de deux organes. La matrice et les seins sont dans ce cas; aussi la stimulation de ceux-ci dans l'inflammation de la matrice, l'exaspère-t-elle souvent.

Enfin nous abordons la révulsion sur des organes, dont les fonctions sont alternatives.

La peau, les membranes muqueuses, et séreuses se supplèment réciproquement pour la perspiration. Celle-ci ne peut augmenter d'un côté, sans diminuer de l'autre; aussi pratique-t-on la révulsion avec le plus grand succès, sur le tégument externe ou interne, contre les maladies des trois ordres de membranes que nous venons de nommer.

Quand on choisit sur la peau un siège pour la révulsion, il faut autant que possible: 1° qu'il ne puisse transmettre facilement son irritation à l'organe malade, par des ramifications nerveuses. 2° Que les sécrétions alternent avec celles de l'organe malade. On peut rarement satisfaire à ces deux indications, mais il importe de ne jamais négliger la première, à moins qu'on n'entende stimuler à distance; ce qui a été trop souvent confondu avec la révulsion. Quoiqu'il en soit, voici les points de la peau sur lesquels la révulsion est indiquée, en raison du siège des maladies.

Dans les inflammations des yeux, la nuque, le synciput et la région mastoïdienne, doivent être préférés.

Dans les maladies de l'encéphale on choisira la nuque et le cou-de-pied. La nuque est encore appropriée dans les maladies du visage et de la gorge. Dans la laryngite chronique j'ai vu appliquer avec beaucoup de bonheur un séton en avant et au bas du col. Si la maladie siège dans la poitrine, on révulse sur ses parois *loco dolenti*, ou entre les épaules et sur le sternum. Les maladies de l'abdomen réclament des révulsifs sur les points de la peau qui en sont les plus rapprochés.

La gastrite chronique a souvent cédé à des moxas au bas du dos. On voit qu'il faut des moyens énergiques quand on révulse à travers des parties épaisses et volumineuses.

Dans l'entérite on met les vésicatoires aux cuisses. Dans la métrite, la cystite et l'inflammation du rectum, les révulsifs doivent occuper l'hypogastre, les aines ou les lombes.

Dans les maladies des systèmes osseux ou nerveux il faut appliquer les agens de la révulsion *loco dolenti*.

Les idio-syncrasies de la peau sont tellement fréquentes qu'il ne faut jamais s'en rapporter à l'indication générale que nous venons de poser.

Dans la vieillesse, presque toutes ces relations sympathiques s'éteignent. Le point le plus rapproché de la maladie doit être préféré.

Plus la maladie est intense plus elle est aiguë, plus le sujet est irritable et plus aussi on doit éloigner les révulsifs de l'organe malade.

Une partie est d'autant plus apte à la révulsion qu'elle a été plus longtemps irritée. Une jeune dame porte un cautère au bras gauche pour une bronchite chronique; un eczéma survient et c'est autour du cautère. Cette dame contracte la variole sur le membre qui porte l'exutoire, la variole est presque confluyente, tandis que la face et le reste du corps sont menagés. Quelques mois après, l'eczéma reparait et c'est sur le membre où la variole avait produit le plus de ravages.

Effets de la révulsion stimulante sur son siège.

Dans l'application des révulsifs il ne faut pas seulement s'occuper de leur action médicatrice, mais prévoir aussi les désordres qu'ils peuvent produire sur le lieu où on les applique. La révulsion a des effets bien différents suivant les âges et les constitutions. Dans l'enfance, elle doit être excessivement adoucie; dans la vieillesse, elle peut être employée dès le début des maladies et avec énergie.

Craint-on qu'un emplâtre vésicant n'irrite trop vivement, on peut, à l'exemple de M. Rayer, le recouvrir d'un large cataplasme émollient.

Lorsque l'innervation est concentrée sur un point, comme cela a lieu dans certaines névralgies, les individus sont souvent réfractaires à l'action des révulsifs. Le même effet s'observe dans la colique de plomb pendant l'emploi des purgatifs.

Dans les maladies qui portent une atteinte profonde à la sensibilité et au mouvement les révulsifs extérieurs les plus énergiques ne produisent souvent aucune apparence d'irritation; et ce n'est que plusieurs jours après leur

levée, lorsque la circulation et l'innervation se raniment que la place où ils avaient été appliqués s'enflamme. Cette phlogose tardive est ordinairement très-intense.

Le fait précédent nous conduit à la loi suivante : L'irritation révulsive est moins en raison des qualités du révulsif, que de la vitalité des tissus.

Effets de la révulsion stimulante sur la maladie primitive.

Jamais la révulsion ne détruit la cause spécifique d'une maladie, M. Sabatier cite le cas intéressant d'un homme chez lequel une pneumonie fit cesser l'irritation de la gale ; mais l'affection cutanée reparut aussitôt après que la pneumonie eut cédé aux anti-phlogistiques.

La révulsion est difficile si l'organe affecté joue un rôle important ou continu dans l'économie.

« Lorsqu'une hyperémie secondaire vient à s'établir, les cas suivants se présentent : 1° l'hyperémie primitive n'est pas modifiée ; c'est ce qui arrive le plus souvent lorsqu'elle est intense ou ancienne ; 2° elle est aggravée lorsque l'organe nouvellement congestionné réagit à son tour sur le reste de l'économie et plus particulièrement sur les parties déjà affectées ; 3° l'hyperémie primitive peut cesser en même temps que se forme l'hyperémie secondaire. Cela n'a guère lieu que lorsque la congestion primitive est légère et peu étendue et de date récente. C'est en pareil cas qu'on voit l'hyperémie du cerveau remplacer celle de l'estomac, ou bien encore une congestion artificiellement déterminée sur un point de la peau faire cesser l'hyperémie fixée sur quelque organe intérieur. (ANDRAL, Anatomie pathologique.) »

Lorsqu'une inflammation est encore récente, quand même elle n'entraîne que des phénomènes locaux, l'addition de la maladie révulsive complète souvent les conditions voulues pour faire naître un état fébrile qui aggrave à son tour l'inflammation primitive.

Indications et contre-indications de la révulsion stimulante.

Dans les maladies dont le début est marqué par la concentration des forces, il faut rechercher quel est le point du corps où la réaction n'est pas déprimée au point que les révulsifs soient sans effet. Souvent dans cette re-

cherche on arrive, de proche en proche, jusqu'au centre épigastrique, parfois même l'épigastre est froid et réfractaire à toute révulsion. Dans cette circonstance la saignée générale est la première indication à remplir; vient ensuite la révulsion sur toute l'étendue de la surface du corps par les frictions et les bains chauds. La saignée, dans ce cas, paraît avoir une action révulsive du centre à la périphérie; en tout cas elle facilite la circulation et prévient les engorgements. La réaction commence à l'épigastre et s'étend en partant de là. J'ai plusieurs fois observé dans le choléra-sporadique ce retour qui débute par le développement d'une rougeur et d'une chaleur d'abord limitées à l'épigastre. Il est indiqué de faire sur cette région une large application de sangsues aussitôt que cette réaction commence. Faite au moment que nous indiquons, la saignée locale prévient la phlogose que la réaction entraîne à sa suite.

Dans les maladies aiguës les révulsifs doivent être éloignés de leur siège en raison directe de cette acuité.

Dans les maladies chroniques, ils doivent être rapprochés du siège du mal en raison directe de la chronicité.

C'est surtout au moment où les maladies aiguës tendent à passer à l'état chronique qu'il faut lutter avec toutes les puissances de la révulsion; quand l'état chronique est décidément constitué, on obtient peu d'avantages des dérivatifs diffusibles ou superficiels, il faut préférer les cautères et les moxas aux vésicatoires.

L'intensité de la réaction dans les maladies aiguës, contre-indique positivement toute médication révulsive.

Tant que l'inflammation n'est pas limitée, tant qu'elle se multiplie et se propage, la révulsion est interdite.

Dans les inflammations métastatiques, il faut faire concorder le traitement anti-phlogistique avec l'application des révulsifs sur le siège primitif de la maladie; si cependant la nouvelle phlegmasie est très-intense, il ne faut employer à son début que le traitement antiphlogistique.

Les révulsifs sur le siège primitif de la maladie ne suffisent pas toujours dans les métastases; souvent il faut agir sur la totalité du tégument externe: cette indication est surtout formelle dans les métastases gouteuses et rhumatismales. J'ai vu un cas de métastase rhumatismale sur le cœur: on n'a pu arrêter ses accidents que par un bain très-chaud. Si c'est une irritation

nouvellement survenue qui produit une métastase, il faut moins compter sur les révulsifs que sur les antiphlogistiques.

Si la révulsion naturelle se dirige sur un organe important ; il faut la détourner sur l'organe primitivement malade ; si l'inverse a lieu, on doit favoriser les efforts de la nature.

On doit ordinairement employer les révulsifs antiphlogistiques avant les révulsifs irritants ; il faut supprimer les révulsifs qui réagissent d'une manière fâcheuse sur la maladie primitive ; s'ils ne l'exaspèrent pas, on les conserve en vue de leurs avantages futurs.

Il faut prolonger la révulsion tant que dure la maladie qui la nécessite et même plus long-temps ; il faut surtout maintenir la révulsion quand un organe important est disposé à une récurrence.

En supprimant un exutoire, on établira plusieurs diversions par les sueurs et les laxatifs, et l'on s'attachera à ne pas perdre de vue l'organe qui a le plus récemment souffert : c'est sur lui que se ferait la métastase.

Dans les maladies incurables, il ne faut user des révulsifs qu'autant qu'ils peuvent servir à l'absorption des sédatifs.

Dans les maladies nerveuses, la révulsion est facile, mais souvent ses effets ne persistent pas ; il faut la prolonger. Leurs révulsions naturelles sont des sécrétions ; c'est une indication qui peut être utile pour les cas analogues. Dans l'épilepsie et la rage, on observe des sécrétions salivaires ; seraient-elles insuffisantes ? importe-t-il d'en provoquer de plus abondantes ? Je le présume ; mais l'expérience n'a pas prononcé. Pendant la dentition, nous voyons la diarrhée et des éruptions révulsives ; je connais plusieurs familles dans lesquelles on prétend avoir prévenu tous les accidents de la dentition par l'application d'un petit vésicatoire au bras.

Le hoquet, le vomissement et la plupart des états spasmodiques, cèdent à des irritations brusques, portées sur le système nerveux ; mais si ces névroses reconnaissent une cause permanente, elles reparaissent aussitôt après cette révulsion.

Dans les maladies nerveuses et anciennes dont le siège est invariable, il faut agir par des révulsifs actifs et permanents, le plus près possible de l'organe malade. Mais si l'on traite des accidents fugaces, intermittents et mobiles, on doit prendre tous les moyens révulsifs dans les agents hygiéniques. Tronchin traitait les vapeurs des femmes en leur commandant des

travaux corporels, ou par des impressions morales; c'est dans ce but qu'il affirmait que les vapeurs se rattachaient au mal caduc : on n'en voulait plus avoir et on n'en avait plus. Hahnemann, qui prétend que toutes les névroses chroniques proviennent de la gale, pourrait bien aussi dégoûter des vapeurs. Dans ces affections, il faut favoriser la nutrition générale; tout ce qui développe le corps est un moyen de révulsion.

Si les maladies nerveuses affectent particulièrement le système de relation, on termine habituellement les accès en provoquant l'activité des organes auxquels le système ganglionnaire se distribue plus spécialement. Les agents qui excitent la fièvre guérissent la plupart des accès nerveux. On peut opposer avec avantage la nutrition d'un organe à son irritation nerveuse. Ainsi, la gestation guérit souvent l'hystérie. Les excitations vénériennes produisent un effet contraire. On révulse aussi par les sécrétions d'un organe son excitation nerveuse. Ainsi, certains accès de nymphomanie n'ont pu être calmés qu'en provoquant la sécrétion des cryptes muqueux de l'organe en éréthisme. On augmentait d'abord l'excitation, mais la sécrétion qui en était la conséquence compensait au-delà ce fâcheux effet. Quand on prescrit aux hystériques le mariage, c'est par la gestation et l'allaitement qu'il les guérit souvent; mais il aggrave leur position quand il entraîne plus particulièrement des stimulations érotiques.

Dans l'épilepsie on applique parfois avec succès un cautère sur le point où se manifeste l'*aura epileptica*, tandis qu'on soumet le malade à des affusions réfrigérantes sur la tête; l'observation met dans cette maladie sur la voie du traitement révulsif; car il est de remarque que les accès épileptiques sont ordinairement suspendus à la suite des grandes brûlures.

Dans l'hydrocephale aiguë, l'application d'un large vésicatoire à la nuque est indiquée au moment où la sécrétion s'effectue dans les ventricules. J'ai vu dans un cas de ce genre la nature compléter la révulsion par le développement d'un grand nombre d'abcès sur le cuir chevelu.

Dans l'arachnitis chronique qui entraînait l'aliénation mentale, j'ai observé un amendement très-notable à la suite de l'application des ventouses scarifiées sur la tête.

Dans l'apoplexie, les irritants sont ordinairement appliqués, dès le début, aux extrémités; mais on obtient difficilement la révulsion immédiate. Ce n'est souvent que huit jours après que des inflammations redoutables des organes se manifestent là où les révulsifs ont été mis. La révulsion interne a

beaucoup plus d'efficacité, et marche de front avec le traitement antiphlogistique. L'émétique en lavage est un moyen dont l'expérience a démontré le succès en pareil cas. Quand il y a paralysie de la langue, on doit appliquer un vésicatoire à la nuque.

Les révulsifs sont aussi employés pour prévenir l'apoplexie : on stimule l'intestin par de légers purgatifs ; on applique des cautères aux membres et particulièrement à la partie inférieure des cuisses ; mais ces moyens sont rarement suffisants, même avec le secours des saignées générales et des applications répétées de sangsues à l'anus.

Le moxa est le meilleur révulsif dans les névralgies fixées sur un cordon nerveux ; mais il est très-utile de poser préalablement des ventouses scarifiées sur son trajet.

Dans la sciatique M. le professeur Dupuytren enveloppait la partie postérieure de la cuisse d'un vésicatoire qu'il appelait *in-folio*, tant ses dimensions étaient remarquables, et il s'en trouvait bien.

On pose également les vésicatoires sur la tête du péroné, quand la douleur se fait sentir sur ce point.

Le traitement révulsif, qui me paraît compter le plus de succès est le suivant : on débute par de larges applications de sangsues ou de ventouses scarifiées, partout où la douleur est vive ; viennent ensuite les vésicatoires ou les moxas, puis les sédatifs locaux.

Dans les inflammations, chroniques des yeux, de la pituitaire, du conduit auditif et de la gorge, on se trouve généralement bien d'un révulsif énergique à la nuque. On a beaucoup préconisé contre le croup la révulsion provoquée sur ces glandes salivaires par l'emploi du calomel.

Dans la bronchite chronique et la phthisie pulmonaire, il est utile de recourir à des révulsifs, si ce n'est comme moyens curatifs, du moins comme palliatifs ; chez les individus irritables il faudra préférer le cautère au vésicatoire.

Les frictions faites avec la pommade stibiée sur le sternum comptent de nombreux succès dans la bronchite chronique ; les emplâtres de poix de Bourgogne et de diachylon gommé ont-ils une action révulsive ? Nous ne pouvons encore trancher cette question.

Dans la pleurésie et la péricardite, après la saignée générale et les applications de sangsues, les ventouses scarifiées et les vésicatoires *loco dolenti* enlèvent, le plus communément, la maladie.

Lorsqu'il existe un épanchement abondant dans la plèvre et le péricarde et peu d'inflammation, la révulsion sur le canal intestinal par des purgatifs est très-efficace, s'ils provoquent des selles abondantes; on emploie aussi les diurétiques, mais ils n'ont pas, à beaucoup près, la même valeur thérapeutique.

Dans l'hémoptysie on s'attache surtout aux saignées; les révulsifs doivent être appliqués de préférence aux extrémités pelviennes; pour prévenir cette hémorrhagie on cherche à développer des congestions sanguines sur des parties qui puissent les supporter sans danger, à l'anus par exemple.

M. le professeur Cruveilhier conseille dans l'hypertrophie du cœur un exercice très-doux, afin de dériver sur les muscles; mais il faut craindre que l'accélération de la circulation, par le mouvement, ne compense l'avantage du développement de l'appareil musculaire.

Dans la gastrite aiguë jamais la révulsion stimulante n'est indiquée. Dans la gastrite chronique les bains et les frictions sur la peau et les autres révulsions physiologiques sont d'un grand secours, les lavements laxatifs sont aussi très-utiles.

Dans la dysenterie et les diarrhées, les vomitifs et particulièrement l'ipécacuanha ont amené des guérisons rapides. M. Le professeur Desgenettes avait expédié pour la France des soldats de l'armée d'Égypte que la dysenterie avait réduits à toute extrémité; personne ne supposait qu'ils pussent jamais revoir leur patrie; ils furent pris du mal de mer, pendant la traversée; au mouillage de Malte ils étaient en convalescence; débarqués à Toulon, ils étaient guéris.

Dans l'hémathémèse il est indiqué d'appeler le sang dans les vaisseaux hémorroïdaires; la même indication se présente dans l'hépatite, la néphrite et la splénite; on y réussit souvent en exposant le siège à la vapeur de l'eau chaude et en administrant l'aloës à l'intérieur.

Dans le traitement de l'hépatite chronique on appliquera des caustères, des moxas, ou un séton sur l'hypochondre droit, et on entretiendra leur

suppuration; on provoquera le développement de varices ou d'hémorroïdes. Si le canal intestinal est sain quelques purgations avec l'huile de ricin seront très-utiles.

Dans la péritonite chronique les frictions mercurielles ont une action révulsive sur les glandes salivaires ou sur le tube digestif. Je ne prétends pas toutefois qu'elles ne puissent agir autrement. Les vésicatoires sur l'abdomen et les purgatifs sont aussi fréquemment indiqués dans cette maladie.

Dans toutes les maladies qui suivent ou qui entraînent la suppression des lochies, des règles, des hémorroïdes, les saignées générales aux pieds, les sangsues à la vulve ou à l'anus et les révulsifs irritants aux malléoles ou aux cuisses sont indiqués. Il faut choisir l'époque de la menstruation pour rappeler les règles.

Dans la leucorrhée les meilleurs dérivatifs sont : l'exercice et l'excitation de la peau par le grand air et la lumière, en un mot, l'opposé de la vie sédentaire.

Dans la métrite et la cystite chronique il ne faut jamais pratiquer la révulsion au-dessous du bassin, mais sur l'hypogastre ou les aînes. Il est quelquefois utile dans la métrorrhagie de révulser sur les membres supérieurs.

Lorsqu'une série d'accidents morbides a débuté par une inflammation de la peau, il faut révulser sur le siège de l'ancienne maladie cutanée, quelle persiste ou non. M. Bourdier a obtenu, par cette méthode, des cures inespérées.

La saignée est le moyen le plus puissant pour provoquer l'éruption des exanthèmes qui tardent à paraître.

Lorsqu'une éruption se supprime, et qu'une maladie spasmodique ou une phlegmasie intérieure se déclare, que celle-ci soit cause ou effet de la répercussion, il faut l'attaquer vivement par la saignée, et recourir de bonne heure aux révulsifs sur la peau.

La teigne muqueuse est ordinairement un révulsif naturel, qui préserve les enfants lymphatiques de maladies plus graves.

L'émétique, administré dans l'érysipèle, et qui est lié à un état morbide des premières voies, n'agit pas comme révulsif, mais en amenant la guérison simultanée des deux affections.

Le vésicatoire, sur l'érysipèle, n'agit pas par révulsion, mais en remplaçant un mode de phlegmasie par un autre; deux actes et deux états différents ne pouvant concorder, dans le même moment, sur un même point de l'organisme.

C'est par les révulsions sur la peau que l'on guérit les irritations du poulmon, du cœur et des intestins, qui sont la suite des exanthèmes.

Doit-on recourir aux révulsifs dans la fièvre typhoïde? Il y a, je pense, une distinction capitale à faire pour le traitement : ou l'état typhoïde est consécutif à une inflammation des voies digestives propagée dans l'intestin grêle et le gros intestin, ou il débute par la stupeur.

Dans le premier cas les antiphlogistiques, et particulièrement les applications de sangsues *loco dolenti*, répétées plutôt qu'abondantes et de larges vésicatoires à la partie interne des cuisses, aussitôt que la maladie commençait à revêtir les caractères typhoïdes, ont été suivis de nombreuses guérisons. Mais si la maladie est épidémique; si elle débute par des caractères typhoïdes bien tranchés, on doit moins compter sur ces moyens. Espérons que les succès que l'on obtient en ce moment à l'Hôtel-Dieu et dans d'autres hôpitaux par les évacuations alvines, survivront à la constitution épidémique de cette année.

Le rhumatisme cède plus particulièrement aux vésicatoires et aux liniments volatils, aux bains de vapeurs chaudes et aromatiques. C'est exclusivement sur la peau et *loco dolenti*, que la révulsion du rhumatisme doit s'opérer.

Le cataplasme de Pradier, appliqué sur les articulations gouteuses, a une action révulsive assez notable; dans la goutte et même dans le rhumatisme articulaire aigu, il est avantageux de provoquer localement une transpiration abondante, ou bien encore d'agir avec les diurétiques.

Le tartre stibié, à haute dose, administré souvent avec bonheur dans le rhumatisme articulaire aigu, n'agit pas comme révulsif, s'il y a tolérance; il abat rapidement l'inflammation, la chaleur et le poul, sans concentrer ce dernier, ni développer le moindre indice de phlogose intestinale. Mais s'il n'y a pas tolérance, ou si elle n'est qu'incomplète et momentanée, si on n'insiste pas assez long-temps sur l'administration de l'émétique, la réaction

prend le dessus, et alors il y a une véritable révulsion, des déjections et des vomissements (c'est le cas le plus heureux), ou bien des inflammations dans les voies digestives ou biliaires, se déclarent d'une manière formidable.

Dans toutes les maladies inflammatoires ou nerveuses qui surviennent chez les gouteux, il faut associer aux moyens appropriés à la nature de ces maladies, l'emploi des révulsifs sur l'articulation qui a été la dernière atteinte.

Après l'ablation des carcinômes, il est indiqué d'établir un exutoire à distance de leur ancien siège, pour révulser l'activité hypertrophique, que l'habitude et le développement des vaisseaux y entretiennent.